

LES GRANDS DE CHEZ NOUS

Pierre-Esprit Radisson

*Par Claude Bernier
pour le Comité éducatif de la SSJB de la Mauricie*

En ce printemps radieux, le soleil couchant brille de tous ses feux sur le dôme tout neuf de la cathédrale Saint-Paul, projetant l'ombre du célèbre édifice jusqu'au marché Smithfield. Près de l'abbaye de Westminster, l'énorme Big Ben de la Tour du Parlement, qui n'a cessé de scander la vie des Londoniens, s'apprête à sonner ses neuf coups. La Tour de Londres, bien protégée par son mur d'enceinte garni de tourelles, se souvient des gémissements des illustres prisonniers des siècles passés et monte la garde.

Plus au sud, comme une hydre affamée qui étire ses tentacules vers la multitude de navires dont le chargement ou le déchargement crée un va-et-vient incessant, le tumulte du port décroît lentement. Pendant que les ombres de la nuit étendent leur manteau sur les vastes entrepôts, les grands voiliers amarrés au milieu du fleuve veillent, tels des gendarmes. La brise du soir, imitant la douceur d'une mère, berce mollement les larges voiles, fatiguées par de si longs périples.

Dans le quartier Soho, la vie nocturne se prépare. Prenant le relais des lumineux rayons du soleil, des flambeaux s'allument au coin des rues, projetant de tous côtés leurs reflets dansants. Ici, la ville ne dort jamais. Par groupe, la main sur leurs armes, des gens de toutes races se déplacent, l'œil toujours aux aguets. Pas question de déambuler seul. Les rues de Londres sont de véritables coupe-gorge, la nuit.

En ce mois de juin 1710, la ville de Londres bourdonne plus que jamais d'activités. Depuis 34 ans, cette ville est devenue tout entière un immense chantier à la suite d'un terrible incendie qui en a ravagé les trois quarts. Ce 2 septembre 1666 restera à jamais gravé dans la mémoire de tous ceux qui ont assisté, impuissants, à cette deuxième grande catastrophe. Le feu, poussé par un vent rageur, mit trois jours à dévaster la grande cité créée par les Romains. Les Londoniens ne retrouvèrent que cendres et ruines.

Pourtant, la ville avait déjà connu son lot de malheurs. En effet, l'année précédente, une peste bubonique l'avait décimée, emportant dans sa colère maléfique plus du tiers de sa population. Mais ces catastrophes, loin de décourager ses habitants, avaient stimulé leur volonté de survivre. Londres se relevait, grandie, ennoblie par ses épreuves.

Plus à l'est, dans le quartier résidentiel de Kensington, la fraîcheur du soir fait place graduellement à la chaleur du jour. Dans une grande maison de briques rouges, chacun s'affaire aux préparatifs du coucher. Pendant que les trois plus jeunes enfants sombrent déjà dans les bras de Morphée, les plus vieux, profitant du calme rafraîchissant du soir, se racontent les péripéties de la journée.

La mère, Elizabeth, s'est approchée, à pas feutrés, du bureau où un vieil homme écrit. Deux chandelles éclairent la pièce, répandant une odeur douceâtre de cire brûlée. Des feuillets sont répandus de tous côtés. Ne voulant pas déranger sa concentration, elle observe avec tendresse et respect, en silence.

Malgré leur grande différence d'âge, elle aime sincèrement cet homme. Celui qui passerait aisément pour son père, lui a pourtant donné une maison, de la considération et trois filles magnifiques qu'elle adore.

Apercevant sa femme dans l'embrasure de la porte, l'homme arbora un large sourire. « Ma chérie, ne m'attends pas, ce soir. Va dormir. J'ai rencontré le traducteur de la compagnie, ce midi. Nicolas Hayward viendra chercher les feuillets demain. Cette nuit, je veux tout revoir une dernière fois. » Elizabeth n'oserait pas intervenir... Cet homme qu'elle respecte et admire tout autant a connu tellement d'aventures... Elle s'avance vers lui, tend une joue pour recevoir un baiser, puis disparaît dans le silence de la nuit.

Pierre-Esprit Radisson s'est levé. Il sent le besoin de faire quelques mouvements de gymnastique. Ses 70 années pèsent lourd sur sa vieille carcasse. Toute sa vie est là, étalée sur ces feuillets. Quand le roi d'Angleterre, Charles II, fasciné par le récit de ses aventures, lui avait demandé de les écrire, il s'était lancé dans le projet avec tout le dynamisme de ses quarante ans. Et il n'avait pas craint, à l'époque, de joindre à ses propres aventures, le récit de celles, toutes aussi croustillantes, de quelques-uns de ses amis. Mais aujourd'hui, c'est la Compagnie de la baie d'Hudson qui paye la note. Et cette société a toujours tenu rigoureusement ses registres. On l'a bien averti : tout sera revu et vérifié.

Le vieil homme fait maintenant les cent pas dans son bureau. Le passé semble pourtant si proche. Il se revoit dans leur pauvre mansarde, à Avignon, en France. Leur père ayant quitté la maison familiale à sa naissance, leur mère, malade, vivait de l'aide des voisins. Combien de fois dut-il se priver de repas ? Pas même une seule bouchée de pain. Sa demi-sœur, partie à quinze ans pour la Nouvelle-France, lui avait envoyé une courte lettre de Québec. Ce petit mot qu'il gardait toujours sur lui, allait orienter sa vie. À dix ans, avec l'aide d'un vieux marin, il réussit à gagner le port de La Rochelle, et là, il se fit engager comme mousse dans la marine du roi. Son premier voyage en Nouvelle-France se fera entre ciel et mer, attaché en haut du grand mât.

Comme il a été très malade durant la traversée, dès qu'il touche le port de Québec, il prend la direction de Trois-Rivières. Après une telle peur de mourir, il ne veut plus reprendre la mer. Heureusement, sa demi-sœur, Marguerite Hyet, qui est promise à Médard Chouart Des Groseilliers, l'accueille avec beaucoup d'affection. Le jeune Pierre, à peine âgé de 11 ans, croit avoir enfin trouvé un coin de terre bienveillant. Avec ravissement, il découvre les beautés incroyables de ce nouveau pays.

Malheureusement, les joies des retrouvailles seront bientôt assombries. En cet été 1651, les Iroquois rôdent tout autour de Trois-Rivières. Le jeune chef de milice, Pierre Boucher, fait construire une palissade pour protéger les habitants. À peine arrivé depuis quelques semaines, alors qu'il aide les hommes à abattre de grands arbres, il se fait surprendre avec les autres travailleurs dans une embuscade tendue par les Iroquois. Tous les hommes sont tués. Mais le chef indien, attendri par la jeunesse du garçon, décide de le prendre sous sa protection et l'emmène avec lui en Iroquoisie, au sud du lac Champlain.

Pierre se rappelle très bien ces deux années vécues au milieu des Iroquois. Le chef l'avait traité comme son propre fils. On lui avait tout appris des coutumes indiennes : comment se vêtir, se nourrir, chasser, se déplacer en forêt. On lui avait même donné un nouveau nom : *Oninga*. Il était devenu un parfait petit Indien. Son nouveau père, le grand chef, voulait qu'il l'accompagne dans toutes ses expéditions. Le métier de la guerre devait s'apprendre sur le terrain.

Et justement, pour cette année qui commence, les Iroquois ont décidé de détruire le fort de Trois-Rivières. C'est pourquoi, dès la mi-juin, tous les guerriers arrivent à la Pointe-du-Lac. Effectivement, les habitants de la petite bourgade sur le bord de la rivière Saint-Maurice vont connaître une « **année rouge** ». Pierre se rappelle très distinctement de cette période d'angoisse. Même s'il accompagnait son père adoptif, il ne voulait pas attaquer le fort de peur de tuer ou de blesser sa propre demi-sœur ou d'autres de ses amis. Profitant de l'inattention de ses gardiens, il avait essayé de déjouer leur guet et de rejoindre le fort. Malheureusement, il avait été repris. Les Iroquois lui avaient fait payer cher cette trahison. Ils l'avaient cruellement torturé pendant toute une journée. Le vieil homme ressent encore dans tout son corps les terribles blessures. Succombant sous les coups, il avait perdu conscience. Finalement, le soir, son père adoptif avait demandé sa grâce et, après que ses plaies se furent refermées, on l'avait ramené en Iroquoisie.

Comme les Indiens avaient promis à Pierre Boucher de faire la paix avec lui, l'année suivante, ils portèrent alors leur attaque contre le fort Orange, près de New Amsterdam, cette ville qui portera plus tard le nom de New York.

Fait prisonnier par les Hollandais, le jeune Blanc avait suscité la pitié de ses gardiens. Le gouverneur voulut le racheter en payant une rançon aux Iroquois. Mais Oninga refusa. Il avait fait la promesse de rester fidèle aux Iroquois. Cependant, au retour de l'expédition, il assista à la torture de tous les prisonniers. Ce spectacle réveilla en lui des douleurs récentes. Profitant de l'ivresse de ses gardiens, il revint au fort Orange. Les Hollandais l'accueillirent et se servirent de lui comme interprète pour négocier la paix avec les Iroquois. Dès que le traité de paix fut signé, Pierre-Esprit Radisson monta sur le premier navire en partance pour Amsterdam.

En Europe, sans emploi, la vie ne lui sourit pas. À la première occasion, il s'engage sur un bateau qui le ramène à Québec, puis à Trois-Rivières. Entre-temps, sa demi-sœur, Marguerite, a épousé Médard Chouart Des Groseilliers. Les deux beaux-frères se lient d'amitié et vont devenir deux inséparables voyageurs.

En 1659, les deux hommes quittent Trois-Rivières pour la région des Grands Lacs. Pendant deux ans, ils vont explorer cette région, établir des liens d'amitié avec les Indiens et découvrir à quel point cette contrée est riche en fourrures de toutes sortes.

En 1661, ils reviennent à Trois-Rivières avec 300 Indiens et 60 canots remplis de fourrures. Pour la petite colonie qui frôle la ruine, leur arrivée inopinée est considérée comme « une manne céleste », ainsi que le dira Jeanne Mance à ses correspondants.

Malheureusement, le gouverneur de l'époque, Pierre de Voyer, vicomte d'Argenson, qui veut monopoliser le commerce des fourrures, ne le voit pas du même œil. Il confisque la majeure partie de la cargaison et emprisonne les deux voyageurs. Mains et pieds liés, ils sont envoyés en France pour y être jugés, n'ayant pas, semblait-il, obéi aux ordres du gouverneur.

Avant que le navire ne quitte les eaux du golfe Saint-Laurent, les deux hommes ont sauté par-dessus bord et se rendent en Nouvelle-Angleterre. Aussitôt, ils montent sur le premier bateau, le Charles, en direction de Londres. Comme un malheur n'attend pas l'autre, le navire anglais est coulé par les Hollandais qui ramènent quelques rescapés en Espagne, dont nos deux hommes. De là, ils n'osent regagner la France de

peur de se retrouver prisonniers. C'est pour cette raison qu'ils arrivent à Londres, en 1665, au moment où sévit la grande peste. Craignant d'y laisser leur peau, ils s'engagent comme marins sur un bateau qui fait le commerce du rhum entre Londres et les Caraïbes. À la fin du mois d'août 1666, ils reviennent à Londres quelques jours avant l'incendie qui allait détruire la ville. De leurs vaisseaux, ils sont témoins de la terrible catastrophe.

Après avoir longuement expliqué aux marchands anglais les avantages d'établir un poste de traite de fourrures au nord des Grands Lacs, en passant par la baie d'Hudson, nos deux voyageurs obtiennent chacun un navire. Pierre-Esprit Radisson monte à bord du *Eaglet* et Des Groseilliers, du *Nonsuch*. Dès le départ, le *Eaglet* se retrouve en pleine tempête et subit de lourdes avaries. Il doit donc faire demi-tour. Pendant ce temps, le roi Charles II, qui s'intéresse à tout ce qui touche le Nouveau Monde, est fasciné par les récits très pittoresques de ce petit Français qui parle un mauvais anglais avec un accent marseillais. Au cours de l'hiver, à la demande du roi, notre voyageur écrira, en français, le récit de toutes ses aventures. Plusieurs traductions de ses premiers récits firent sensation dans les principales cours d'Europe et quelques exemplaires subsistent encore dans les grandes bibliothèques.

Au début d'octobre, Des Groseilliers revint à Londres avec une belle cargaison de peaux de castors. Il n'en fallait pas davantage pour que les marchands acceptent de fonder la Compagnie de la baie d'Hudson. La charte reçut le sceau royal le 2 mai 1670 et, presque aussitôt, le 31 mai, les deux Français mirent le cap sur la baie d'Hudson.

À leur arrivée à l'embouchure de la rivière Nelson, un personnage un peu bizarre, Charles Bayly, exigea d'être le premier à toucher la terre ferme. Aussitôt descendu, il prit possession du territoire au nom du roi d'Angleterre. Plusieurs années plus tard, la construction du fort Nelson et la prise de possession officielle par Bayly devaient servir de prétexte à l'Angleterre pour réclamer les trois quarts du continent nord-américain.

Grâce aux conseils judicieux des deux voyageurs, les marchands anglais purent établir des bases solides pour leur commerce de fourrures. Mais l'activité commerciale des deux Français inquiétait de plus en plus Jean Talon et le gouverneur Frontenac. En outre, le père Jésuite Albanel qui s'était aventuré sur le territoire de la compagnie, fut fait prisonnier par les Anglais. Sur le bateau qui les ramenait tous les trois en Angleterre, le religieux convainquit ses concitoyens de revenir travailler pour la France. Les Jésuites leur promirent un traitement de faveur.

Les deux voyageurs traversèrent donc la Manche et se retrouvèrent à la cour de Louis XIV. Le ministre Colbert exigea d'eux qu'ils s'entendent avec le gouverneur de la Nouvelle-France. Mais ce dernier n'était nullement intéressé à collaborer avec eux. Frontenac s'était lié d'amitié avec Cavelier de La Salle et tenait à lui assurer le monopole du commerce. Or, l'histoire le montrera, Cavelier de La Salle ne semait que zizanie et ruines sur son passage. Nos transfuges comprirent rapidement qu'ils n'obtiendraient rien du gouverneur et de son acolyte. Des Groseilliers retourna à Trois-Rivières et Radisson regagna la France.

De retour dans son pays d'origine, il se retrouva sans argent et sans emploi. Une période de chômage intense régnait alors dans tout le pays. Après de nombreuses démarches, il accepta un poste d'aspirant de la marine et s'embarqua pour une expédition commandée par le vice-amiral d'Estrées. Malheureusement,

après quelques succès, la flotte entière sombra sur les écueils de la mer des Caraïbes et Radisson survécut de justesse.

Revenu en France, un riche marchand canadien, Charles Aubert de la Chesnaye, lui offrit enfin la possibilité de réaliser ses rêves. Les deux hommes unirent leurs efforts dans la fondation d'une compagnie pour la traite des fourrures du Nord. Le ministre Colbert leur fournit à cette fin une charte en bonne et due forme. Mais lorsqu'ils revinrent en Nouvelle-France, le gouverneur Frontenac refusa de leur accorder les permis de traite.

Aucunement découragé par ce refus, Radisson se rendit à Trois-Rivières et convainquit son bon ami Des Groseilliers de participer à son expédition. Les deux hommes, accompagnés d'un groupe d'Indiens et de voyageurs, arrivèrent sur les bords de la rivière Nelson en même temps que les Anglais qui venaient chercher les fourrures, comme à chaque année. Ayant une meilleure connaissance du terrain, et avec la complicité des Indiens, ils firent les Anglais prisonniers et ils réussirent à s'emparer de toutes les fourrures et à les ramener en France, sur les navires anglais. Pour leur malheur, Colbert venait de mourir. La France avait fait la paix avec l'Angleterre. On confisqua les fourrures et tout fut remis aux marchands anglais.

Ces derniers qui n'avaient cessé d'admirer les talents de Radisson, malgré les déboires qu'il leur avait fait subir récemment, l'engagèrent au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson. De son côté, Des Groseilliers, fatigué de toutes ces aventures, décida de retourner vivre définitivement à Trois-Rivières.

Le retour de Radisson en Angleterre se fit avec le concours de Gédéon Godet, un riche avocat de Paris, qui en avait assez d'être persécuté, parce qu'il était protestant. Pour sceller leur amitié, l'avocat lui offrit même sa fille en mariage. De plus, grâce à ses bons offices, Radisson obtint des actions de la compagnie. Même s'il fut accueilli au début avec certaines réserves, il devint rapidement un membre à part entière de la compagnie.

À partir de ce moment, Radisson connaît une vie beaucoup plus stable. D'abord, il fonde une famille. Avec Margaret Godet, il aura rapidement cinq enfants. En outre, la compagnie lui confie le rôle de responsable de la traite des fourrures à la baie d'Hudson. Sa mission consiste essentiellement à *dominer les Français sans employer la force et à assurer la possession tranquille de l'endroit*.

Avec un aplomb incroyable, il parvint à persuader son neveu, Jean-Baptiste Des Groseilliers, qui avait été chargé du comptoir établi à l'embouchure de la rivière Nelson, de passer au service de l'Angleterre avec tous ses hommes et une quantité considérable de pelleteries. En quittant la baie, en cet automne 1685, pour se rendre en Angleterre, ils échappèrent de justesse à l'attention des navires français qui venaient faire la relève du jeune Des Groseilliers. Les deux Français arrivèrent à Londres à temps pour assister au couronnement du roi Jacques II, qui avait été gouverneur de la compagnie. Par la suite, le jeune Des Groseilliers essaya à plusieurs reprises de regagner la France, mais il fut constamment refoulé. Finalement, il décida de s'établir en Angleterre avec son oncle.

À partir de 1685, la Compagnie de la Baie d'Hudson donne aux deux Français un pouvoir considérable sur tout ce qui a trait au commerce des fourrures. Deux ans plus tard, ils sont naturalisés aux frais de la compagnie et sont assurés de recevoir une rente à vie. Radisson retournera deux fois seulement à la baie d'Hudson pour s'assurer du bon déroulement de la traite des fourrures, et par la suite, il dirigera les opérations du bureau de la compagnie, à Londres.

Le vieil homme vient de finir le récit qui concerne la Compagnie de la Baie d'Hudson. Tout est là. Inutile d'en ajouter, la compagnie va effacer le superflu et l'inutile. Quant à sa vie personnelle, elle ne concerne que lui.

Justement, parlons-en. Le vieil homme a déposé sa plume. Seuls les souvenirs continuent... Ces 25 dernières années sont sans aucun doute les plus belles de toute sa vie. Pour la première fois, il vit à l'aise et heureux. La compagnie lui a fourni une grande maison, un salaire, et récemment, une rente à vie.

À la mort de sa femme Margaret, en 1694, lors de la naissance de leur cinquième enfant, une jeune fille s'est présentée à la compagnie, cherchant un emploi. Lui qui se cherchait une gardienne lui offre alors d'élever ses enfants. Il lui offrira ensuite sa maison et, malgré son âge avancé, lui fera trois jolies filles.

Cependant, même si sa vie s'achève dans la plus grande sérénité, à Londres, un nuage persiste dans le firmament de ses pensées. Que vont penser de lui ses amis de Trois-Rivières ? Certains croiront-ils qu'il a trahi les siens en allant vivre à Londres ? Pour avoir travaillé pour une compagnie anglaise, fera-t-il figure de renégat ? Qui lui apportera la réponse ?

Sa demi-sœur est morte depuis quelques années. Il n'avait cessé d'échanger une correspondance avec elle. Radisson a le sentiment qu'elle avait bien compris sa volonté de donner toutes ses énergies à la Nouvelle-France, mais le gouverneur Frontenac avait tout fait pour l'exclure. Quant aux autres citoyens qui l'avaient si bien accueilli, son beau-frère, Médard Chouart Des Groseilliers, qui est venu finir sa vie dans la cité trifluvienne, leur a sûrement fourni toutes les explications nécessaires. Les deux voyageurs désiraient ardemment consacrer leurs talents à la cause française, mais le gouverneur Frontenac, buté comme pas un, les a toujours rejetés. Que pouvaient-ils faire d'autre ?

Pierre-Esprit Radisson se sent maintenant fatigué...

Au milieu de la nuit, Elizabeth s'est levée. Les chandelles sont éteintes, entièrement consumées. Le vieil homme dort, appuyé sur ses feuillets. La nuit est devenue plus fraîche. Elle étend sur ses épaules un manteau... Cet après-midi, en faisant une promenade sur les bords de la Tamise, elle lui demandera de tout lui raconter..., encore une fois.
